



● Bush et Gorbatchev se rencontreront sur ce croiseur au large de Malte. Après la houle de la guerre froide, la vague porteuse de la détente.

SOMMET **Rendez-vous en mer**

Bush l'Américain et Gorbatchev le Soviétique tiennent leur premier sommet au large de Malte les 2 et 3 décembre. Une nouvelle impulsion pour la détente et le désarmement.

GEORGE Bush et Mikhaïl Gorbatchev se connaissent. Alors vice-président, M. Bush représentait déjà les Etats-Unis aux funérailles de Constantin Tchernenko en mars 1985 et a pu entretemps revoir le leader du Kremlin lors de ses rencontres avec Ronald Reagan. Mais c'est la première fois que les deux hommes se donnent rendez-vous depuis l'arrivée du nouveau locataire de la Maison-Blanche.

Drôle d'endroit pour une rencontre: un navire de guerre au large de Malte, le premier sommet au niveau de la mer. Il faut dire que l'on annonçait initialement le sommet pour la fin du printemps 1990. Il a fallu précipiter l'agenda. La visite de Gorbatchev en Italie et au Vatican fin novembre permettait de libérer les deux jours nécessaires les 2 et 3 décembre. Quant au lieu, faut-il y voir un symbole médiatique? Nous laisserons les spécialistes de la communication se perdre en conjectures, l'enjeu se trouve ailleurs.

La roue de l'histoire

C'est George Bush qui aurait lancé l'invitation pour cette rencontre informelle dès juillet dernier. L'information gardée secrète pendant trois mois n'a été révélée qu'à la veille de la Toussaint. Sans doute l'effet d'annonce aura-t-il permis au président américain de soigner son image de marque auprès de l'opinion et du Congrès, après ses précédents «coups» médiatiques de mai sur le désarmement conventionnel au sommet de l'OTAN, et de septembre sur les armes chimiques à la tribune des Nations unies.

M. Bush sait qu'il a affaire à un partenaire soviétique dynamique et populaire à l'Ouest. Il ne peut se permettre de donner une image d'indécision comme celle qui a prévalu durant les premiers mois de son mandat et lui a causé plus d'une critique tant en Europe qu'outre-Atlantique.

Un sommet d'urgence s'imposait aussi pour d'autres raisons. La roue de l'histoire donne l'impression de s'accélérer depuis l'arrivée de Gorbatchev au Kremlin il y a bientôt cinq ans. Le phénomène n'est sans doute pas conjoncturel. L'interdépendance croissante du monde moderne, la vitesse de circulation de l'information sont des facteurs qui nécessitent des réactions politiques rapides. Les relations internationales se sont profondément complexifiées. La bipolarité d'un monde partagé entre Washington et Moscou, comme hier entre Paris

et Londres, ou avant-hier entre Madrid et Lisbonne, laisse définitivement la place à un entremêlement d'acteurs multiples et diversifiés: pays nouvellement industrialisés du tiers-monde, groupes terroristes, Etats pauvres et anciennement colonisés à la recherche d'une réelle souveraineté, nouvelles puissances telles que la CEE, le Japon et la Chine, et aussi — et surtout, pourrions-nous espérer — montée des aspirations démocratiques de populations de plus en plus formées et conscientes.

Ce contexte nouveau d'accélération de l'histoire, qui soit dit en passant laisse entrevoir des chances de résoudre à temps les nouveaux défis posés par le sous-développement, l'endettement et les catastrophes écologiques, nécessite désormais une diplomatie à géométrie variable, souple, flexible, capable de s'adapter rapidement à des situations nouvelles.

Ce n'est donc pas le moindre des paradoxes de ce sommet Bush-Gorbatchev que d'avoir pour caractéristique principale de réunir deux chefs d'Etat qui ne peuvent plus désormais décider seuls de l'avenir du monde. Le premier doit assumer le leadership en déclin de la plus grande puissance mondiale et le second se propose de renoncer à une partie de ses attributs militaires de superpuissance dans l'espoir de rénover une économie en déroute. Et pourtant ce tête-à-tête conserve une importance historique capitale.